qui jetait le ridicule sur des personnages qui le méritaient, Lalli se plaît à tourner en dérision tous ceux auxquels Virgile nous a le plus intéressés; il rend leurs situations aussi plaisantes qu'elles étaient sérieuses et passionnées; enfin il transforme les héros et les héroïnes de l'*Énéide* en autant d'êtres d'une nature tout opposée. Le rire qu'excita ce poëme lui valut les suffrages de tous ceux qui lisent pour s'amuser; mais la classe des lecteurs sévères le regarda comme un objet de scandale. Ménage surtout condamna ouvertement cette sorte de licence, bientôt après imitée par Scarron, comme une espèce d'outrage fait à un poëte digne de respect et d'admiration.

Énéide travestie (L'), parodie du poëme de Virgile, par Scarron, publiée en 1648 et en 1655. Au mot BURLESQUE nous avons publié plusieurs extraits de ce poëme qui se rapportaient au genre que nous avions à faire connaître; mais le livre de Scarron a eu un succès assez grand pour que nous nous en occupions ici avec tout le soin que mérite cette parodie, un des chefs-d'œuvre du genre.

Il est impossible de rendre plus bourgeois les personnages de l'*Énéide*, de saisir avec plus d'esprit le côté ridicule de ses héros, et surtout du pieux Enée. Scarron commence ainsi :

Je chante cet homme pieux,
Qui vint chargé de tous ses dieux
Et de monsieur son père Anchise,
Beau vieillard à la barbe grise, etc.

Junon fait à Éole le portrait suivant de la nymphe Déjoppée :

Elle est nette comme un denier;
Sa bouche sent la violette,
Et point du tout la ciboulette;
Elle entend et parle fort bien
L'espagnol et l'italien;
Le *Cid* du poëte Corneille,
Elle le récite à merveille,
Coud en linge en perfection,
Et sonne du psaltérion.

Dans la colère de Neptune contre les vents, le fameux *quos ego* n'a jamais peut-être été aussi bien traduit :

Par la mort... Il n'acheva pas,
Car il avait l'âme trop bonne.

Vénus et Enée se font dans leur rencontre force compliments et révérences

« Je ne suis pas, en vérité,
D'une si haute qualité,
Dit Vénus, mais votre servante;
— Ah! vous êtes trop obligeante,
Ce dit-il, et j'en suis confus.
— Et moi, si jamais je la fus, »
Ce dit-elle, et lui de sourire,
Disant : « Cela vous plaît à dire. »
Puis sa tête il désaffubla;
Ses deux jarrets elle doubla
A lui faire la révérence;
Il fit une circonférence
Du pied gauche à l'entour du droit
Et cela d'un air tant adroit,
Le pauvre fugitif de Troie,
Que sa mère en pleura de joie.

Didon, voyant Énée pour la première fois, lui dit :

Vous êtes donc ce fils d'Anchise
De qui Vénus, nue, en chemise,
Reçut sur les bords du Ximois
Un fardeau qu'on porte neuf mois,
Dont sortit, la neuvaine faite,
Votre personne si parfaite!

Quel portrait classique que celui de la reine de Carthage!

C'était une grosse dondon,
Grasse, vigoureuse, bien saine,
Un peu camuse à l'africaine,
Mais agréable au dernier point

Les femmes sont curieuses; Didon demande à Enée :

Si dame Hélène avait du linge,
De quel fard elle se servait;
Combien de dents Hécube avait;
Si Pâris était un bel homme;
Si cette malheureuse pomme,
...ce pauvre prince a perdu,
...nette ou capendu.

et n... insinue... fité de cet... sa femme. Ce... pertinent ne doit p... de l'*Énéide*, si dramatique charge de Virgile, qu... par cela même très-bien qu'Enée, déjà sorti de la ... en a profité. Il a peint rentra dès qu'il se fut aperçu qu... Astyanax : restée en arrière. Là, au risque ... Grecs accourir à sa voix et l'accabler, la hardiesse d'appeler à grands cris Créuse, et à plusieurs reprises : *Iterumque iterumque vocavi.* Il faudrait être bien difficile pour demander quelque chose de plus. Nous serions plutôt porté à incriminer Créuse. Que ne suivait-elle exactement les pas de son mari, qui n'en pouvait mais, ayant déjà son père sur son dos et son fils à la main? Quoi qu'il en soit, aux cris d'Enée l'ombre de Créuse accourut et chercha à consoler son époux en lui prophétisant, sans la moindre jalousie, son prochain mariage avec la fille d'un roi, la belle Lavinie. Voilà ce qui, nous osons le croire, disculpe entièrement Enée.

Les exemples suivants indiqueront suffisamment dans quel sens peuvent se produire les allusions aux deux circonstances que nous venons de mentionner :

« Nous arrivâmes enfin au bord de la mer,

En courant rechercher dans Troie sa femme Créuse, qu'il a perdue, Enée trouve, accumulées près du palais, les dépouilles de la ville :

Tous les biens par les Grecs volés
Etaient confusément mêlés :
Force enfants et force captives,
Six cuillers d'argent bien massives,
Quatre ou cinq sacs de sous marqués,
Matelas de coton piqués,
Un grand bocal de porcelaine,
Présent fait à la belle Hélène
Par un certain mauvais galant;
En or, la moitié d'un talent,
En argent, quatre mille livres,
Deux grands coffres remplis de livres,
De Priam les arcs à jalet,
Mille vaches donnant du lait,
Autant de veaux, autant de truies,
Des parasols, des parapluies,
Item, quatre mille chapeaux,
Force pourpoints, chausses, manteaux, etc.

Dans le troisième livre, l'entrevue si touchante d'Énée et d'Andromaque est ainsi racontée :

Quand elle vit mes gens et moi
Et nos armes à la troyenne,
Elle cria : « Qu'on me soutienne,
Je me sens les jarrets plier. »
. . . .
. . . .
Enfin, reprenant mon haleine,
Je lui dis avec grande peine :
« Oui, madame, vous le voyez,
Maître Æneas, et l'en croyez.
Mais pour vous, ma très-chère dame,
Ayant été d'Hector la femme,
Après avoir eu tel époux,
Dites-moi, qu'est-ce que de vous?
Pyrrhus vous ayant emmenée,
Vous a-t-il prise en hyménée?
Ou si... — De grâce, brisons là, »
Me dit-elle. En disant cela,
La bonne dame devint rouge.

Au quatrième livre, la sœur Anne donne à Didon des conseils dont plus d'une veuve a fait son profit :

« Dis-moi donc, ma sœur, pourquoi? d'où?
Comment? par quelle destinée
Est venu chez moi cet Enée?
Oh! qu'il est frais! oh! qu'il est gras!
Oh! qu'il est beau quand il est ras!
Qu'il est fort! qu'il est beau gendarme! »
. . . .
. . . .
Sa sœur, l'ayant réconfortée,
Lui dit de sa bouche édentée :
. . . .
. . . .
« Sachez de moi, ma sœur, ma mie,
Qu'un tantin de polygamie,
Quoi que l'on dise, fait grand bien.
Vous vieillirez en moins de rien.
. . . .
Dans le fâcheux état de veuve,
Il n'est rien tel que chose neuve;
Choisissez un mari nouveau
Et vous l'appliquez sur la peau :
Il n'est point de telle fourrure. »

Ces citations suffisent pour donner une idée de l'*Énéide travestie*. Comme on le voit, ce n'est autre chose qu'une mascarade; mais, pour les connaisseurs, c'est en même temps une critique fine et un plaisant travestissement des dieux et des héros de Virgile déguisés en bourgeois de Paris. En saisissant le côté ridicule des personnages, Scarron leur a conservé leur propre caractère : Jupiter est un bon homme; Junon, une ménagère acariâtre; Vénus, une mère complaisante et facile; Enée, un Nicaise larmoyant; Didon, une veuve ennuyée de l'être; Anchise, un vieux bavard; la sibylle, une tireuse de cartes, etc. Sous ces masques grotesques, l'antiquité reconnaîtrait son monde. Les critiques les plus fines de l'*Iliade* et de l'*Énéide* sont dans l'ouvrage de Scarron. Mais qu'on se garde de croire qu'une lecture complète et suivie soit fort amusante; le burlesque fatigue plus vite que le sérieux.

M. Théophile Gautier juge ainsi l'*Énéide travestie* : « Certes, il faut toute la verve de Scarron pour soutenir une si longue plaisanterie; il faut son habileté souveraine à manier le vers de huit pieds, sa facilité à trouver des rimes imprévues, des tours piquants, des suspensions, des enjambements hardis, des coupes bizarres, enfin tout ce qui peut varier une œuvre d'une telle haleine. Souvent, à travers mille incongruités plus étranges les unes que les autres, se trouvent des morceaux vraiment bien traités, et dont la littéralité out...ière rend beaucoup mieux l'antique que ...tions sérieuses et en beau style. Des ...dicieuses servent de commentaire ... *Delphes*, *Carthage*, *Libye* (musée ... *sant à Enée pour* ... Racine le fils : « Votre *cerf*, *Enée abordant* ... lire quelquefois le (collection du marquis de ... mais il se ca- *quement d'Enée* (nº 14 du Li... vait primiti- *Enée s'approchant d'un temple* ... livres de (nº 80 du Livre de Vérité), *Enée* ... *par la sibylle de Cumes*, *Enée rencon... Vénus déguisée en chasseresse* (nº 94 du Livre de Vérité), etc. Ces compositions, dont plusieurs ont été répétées avec des changements par Claude, offrent toutes, pour fond, d'admirables paysages ou des ports de mer bordés d'édifices d'une riche architecture.

vers. Dans ce poëme épique, l'amour (*die Minne*) est introduit pour la première fois comme élément principal. Le poëme commence après la chute de Troie, raconte le voyage d'Enée en Libye, ses amours avec Didon, sa fuite et la mort de la reine de Carthage. Il décrit la descente aux Enfers; Enée est conduit par la sibylle. Enfin il aborde dans le Latium, où le roi Latinus l'accueille très-favorablement et lui promet la main de sa fille Lavinie, au grand déplaisir de la mère, qui avait déjà engagé sa parole au prince Turnus. Cette rivalité occasionne une foule de combats très-violents, dans lesquels se distingue, du côté de Turnus, la jeune et belle Camille, qui meurt sur le champ de bataille. Le poëte décrit le magnifique mausolée qu'on lui élève; il s'arrête aussi à peindre l'amour de Lavinie pour Enée. C'est la partie la plus originale et la mieux réussie de son œuvre. Turnus périt de la main d'Enée, et la reine tombe en démence. Enée épouse Lavinie, devient roi, et bâtit la ville d'Albe. Son fils Sylvius est l'ancêtre de Romulus et de Rémus, dont Jules César lui-même est un descendant direct. On ne peut s'empêcher, en lisant ce poëme, de penser à ce que le moyen âge faisait de Virgile, qui passait généralement pour un sorcier et un magicien plutôt que pour un poëte. On agissait avec l'œuvre de la même façon qu'on traitait l'auteur, et l'épopée latine, entre les mains de conteurs qu'inspiraient les légendes du Graal, les traditions de Charlemagne et les exploits d'Artus, ne pouvait avoir que le singulier sort d'être travestie. Veldeck ne travailla même pas sur l'original; il se contenta d'une traduction française et eut le mérite d'ouvrir la porte à tous ces poëmes provençaux et gallois qui, pendant cent cinquante ans, allaient alimenter l'Allemagne et fournir aux plus célèbres minnesingers les sujets les plus attrayants. Il usa, le premier aussi, de ce langage de cour, de cette fine fleur de poésie contre laquelle se fit plus tard une si éclatante réaction.

ÉNÉILÈME s. m. (é-né-i-lè-me). Bot. Syn. d'ÉNILÈME.

ÉNELER v. a. ou tr. (é-ne-lé — de *é* préf. privat., et de *nèle*, altération de *laine*). Zootechn. Dépouiller de sa laine. ‖ Peu usité.

— Agric. Débarrasser de nielles, plantes qui infestent les champs de blé : ENELER *un champ de blé.*

ÉNÉLÉUM s. m. (é-né-lé-omm — du gr. *oinos*, vin; *elaion*, huile). Anc. pharm. Mélange d'huile et de vin. ‖ On écrit mieux ŒNÉLÉUM.

ENEMANN (Michel), orientaliste et voyageur suédois, né en 1676, mort en 1714. Il devint secrétaire du consistoire de campagne de Charles XII, se trouva à Bender, à la suite de ce prince, fut attaché comme aumônier à l'ambassade suédoise de Constantinople (1709), et parcourut aux frais du roi, en 1711, l'Egypte et une partie de l'Asie. De retour en Europe, il devint professeur de langues orientales à Upsal. On a de lui la *Relation d'un voyage en Orient* (Upsal, 1740), et un *Traité sur le salut des enfants morts sans baptême* (Greifswald, 1706, in-4º).

ÉNÈME s. m. (é-nè-me — du gr. *en*, dans; *aima*, sang). Méd. Médicament que les anciens appliquaient sur les plaies sanglantes. ‖ On dit aussi ÉNÉMITE.

ÉNÉMION s. m. (é-né-mi-on — du gr. *enemeô*, je vomis). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées; tribu des elléborées, dont l'espèce type croît dans le nord de l'Amérique.

ÉNÉMITIQUE adj. (é-né-mi-ti-ke — rad. *énème*). Anc. méd. Se disait des médicaments que les anciens appliquaient sur les plaies sanglantes.

ENENCHL (Johannes-Nepos), poëte allemand, né à Vienne vers 1190, mort dans la même ville en 1250. Il était chanoine de la cathédrale de sa ville natale. On a de lui : le *Livre des princes d'Autriche et de Styrie*, chronique en vers, qui a été publiée pour la première fois par Register en 1618 et insérée par Rauch dans ses *Scriptores rerum austriacarum* (Vienne, 1793); *Chronique universelle* (Neresheim, 1793).

ENENCOURT-LE-SEE, village et commune de France (Oise), canton de Chaumont-en-Vexin, arrond. et à 22 kilom. de Beauvais; 137 hab. L'ancien manoir, converti en ferme, offre de belles fenêtres à meneaux cruciformes, de jolies cheminées, des plafonds sculptés et d'élégantes tourelles du XVe siècle.

ENENGAS, peuplade nègre, de la race des Pongwé et ayant la même langue que les Gabonais; ils ont un village nommé Alegouma, situé assez avant dans les terres, sur la côte occidentale de l'Afrique.

ÉNÉOPTÈRE s. m. (é-né-o-ptè-re — du gr. *eneos*, muet; *pteron*, aile). Entom. Genre d'insectes orthoptères, de la famille des grilloniens, dont l'espèce type habite l'Amérique du Sud.

ÉNÉORÈME s. m. (é-né-o-rè-me — du gr. *en*, dans; *aiôrein*, suspendre). Pathol. Ma...e blanchâtre et comme nuageuse, que l'on ...n suspension dans l'urine, après qu'on ... reposer.

Didon ... l'intérêt qu... Enée, absorbé ... f. (é-nèr-jî — gr. *energeia*;

de *en*, dans, et de *ergô*, je fais, j'agis; *ergon*, œuvre, action, travail. Le grec *ergon* est un mot extrêmement difficile à classer. Certains étymologistes estiment qu'il est composé du sanscrit *virya*, force, latin *vis*, de la racine *vir*, être fort, et du suffixe *ya*; d'autres le font dériver de la racine sanscrite *vrih*, croître. Nous inclinerions assez, pour notre part, à le regarder comme un composé de la racine sanscrite *ar*, *er*, labourer, et du nom de la terre *gô*, *gavya*, grec *gaia*, *gê*. Le grec *ergon* aurait ainsi désigné, dans l'origine, le travail de la terre; mais ce n'est là qu'une conjecture. Ce qui paraît certain, c'est qu'il est identique à l'allemand *werk* et à l'anglais *work*. M. Eichhoff ramène ces trois formes au sanscrit *ûrjâs*, effort, de la racine *urj*, mouvoir, agir, latin *urgeo*, grec *ergaô*, *ergazomai*, gothique *waurkia*, allemand *würke*, anglais *work*. La racine zende *verez*, persane *warzidan*, travailler, à laquelle se rattachent le gothique *vaurk* et l'ancien allemand *wurch*, *werch*, œuvre, etc., se retrouve, selon Spiegel et Pictet, dans le grec *ergô*, pour *Fergô*, avec digamma, ainsi que dans l'ancien kymrique *guerg*, efficace, où Zeuss trouve l'explication du gaulois *vergobretus*, c'est-à-dire *judicium efficiens*). Puissance, force physique : *L'*ÉNERGIE *musculaire se développe par l'exercice. Il y a des hommes chez qui l'*ÉNERGIE *vitale est languissante et qui déploient la plus rare présence d'esprit.* (E. Deschanel.) ‖ Vertu, puissance d'efficacité : *L'*ÉNERGIE *d'un remède. L'*ÉNERGIE *d'un réactif.*

— Fig. Force, vigueur; activité morale : *L'*ÉNERGIE *du caractère. Un vieillard encore plein d'*ÉNERGIE. (Acad.) *Le calme est beau quand il vient de l'*ÉNERGIE *qui fait supporter ses propres peines.* (Mme de Staël.) *L'opiniâtreté n'est que l'*ÉNERGIE *de la sottise.* (Descuret.) *Tout en appauvrissant les riches, le luxe affaiblit l'*ÉNERGIE *des peuples et communique aux individus une irritabilité maladive.* (Descuret.) *La colère est l'*ÉNERGIE *de la faiblesse.* (Ch. Lemesle.) *Dans les contrées chaudes, l'âme n'a pas cette* ÉNERGIE *et cette force de volonté nécessaire à un peuple qui veut être libre.* (A. Maury.) *Le monde appartient à l'*ÉNERGIE. (De Tocqueville.) *La philosophie doit être une* ÉNERGIE; *elle doit avoir pour effort et pour effet d'améliorer l'homme.* (V. Hugo.) *Si l'homme appliquait au bien la moitié seulement de l'*ÉNERGIE *qu'il déploie dans le mal, où n'atteindrait-il pas?* (E. Sandeau.) *Lorsque l'exercice du droit est supprimé à un peuple, son* ÉNERGIE *collective s'engourdit.* (Mme L. Colet.)

L'homme sans *énergie* est toujours emporté.
MOLIÈRE.

‖ Puissance, activité naturelle, intensité d'action : *La liberté de la presse a le caractère et l'*ÉNERGIE *d'une institution politique.* (Royer-Collard.) *La foi perd de son* ÉNERGIE *en se répandant.* (S. de Sacy.) *L'*ÉNERGIE *même des sentiments accroît leur différence.* (V. Cousin.) ‖ Vigueur d'expression ou d'effet, dans la littérature et les arts : ENERGIE *du style.* ENERGIE *du dessin, du coloris. Se piquer de n'avoir pas d'accent, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grâce et leur* ÉNERGIE. (J.-J. Rouss.) *Il est tel mot tombé en désuétude, dont il arrive souvent à de bons écrivains de regretter l'*ÉNERGIE, *parce qu'aucun équivalent n'en tient lieu.* (Beauzée.) *L'*ÉNERGIE *ne dispense pas de la correction.* (Planche.)

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui;
Il m'a toujours semblé d'une *énergie* extrême.
LA FONTAINE.

— Théol. Puissance de la divinité : *Plotin ne reconnaissait qu'une seule* ÉNERGIE *dans le Père, le Verbe et l'Esprit.* (Complém. de l'Acad.)

— **Syn. Énergie, force, vigueur.** L'*énergie*, c'est la *force* en action; c'est aussi la constance et la fermeté dans l'emploi de la *force*; c'est enfin, en parlant des ouvrages de l'esprit, un choix d'expressions propres à rendre fortement les pensées. *Force* est le mot dont l'emploi est le plus ordinaire : il marque la qualité opposée à la faiblesse et ne suppose pas nécessairement l'action, puisqu'il y a la *force* d'inertie et d'autres *forces* qui ne sont que virtuelles. La *vigueur* est proprement la *force* du corps, une *force* organique, et quand on dit la *vigueur* de l'âme, c'est par figure et en regardant l'âme comme douée d'une vie organique à l'image du corps.

— **Antonymes.** Enervation, faiblesse, pusillanimité. — Inertie, langueur, indolence, mollesse.

— **Encycl.** *Energeia*, en grec, c'est l'activité, c'est la force en exercice. Dans la philosophie d'Aristote, *energeia* s'oppose à *dynamis*, comme en français l'être en acte s'oppose à l'être en puissance. L'*énergie*, c'est le propre caractère de l'être; qui n'agit pas n'est pas. Etre, c'est produire et agir; sans action, pas de réalité; substance et cause sont les deux faces d'une même idée : la cause, c'est la substance vue du dehors et considérée dans ses actes; la substance, c'est la cause vue du dedans et comme repliée sur elle-même. Ces idées, qui sont comme les bases et les prémisses sous-entendues de toute la métaphysique d'Aristote, expliquent comment l'être en acte (lisez en *énergie*) est le seul être vraiment digne de ce nom.

Dans la langue usuelle, *énergie* se dit sur-

tout du caractère et s'applique plus spécialement à la volonté et à ses déterminations : il se mêle toujours à l'*énergie* quelque chose de plus vif, de plus libre, de plus volontaire qu'aux notions de force ou de vigueur. Ainsi on ne dira pas l'*énergie* du raisonnement, de la pensée, de l'imagination, du sentiment. Le vieux mot grec a gardé sa saveur; on y sent encore l'effort, la tension de la volonté, la puissance de l'homme qui se roidit. On peut avoir naturellement de la force, de la vigueur; on n'a pas naturellement de l'*énergie* : il y faut une lutte, un travail, un élan qu'on se donne à soi-même.

En psychologie, on peut considérer l'*énergie* comme le plus haut degré de la volonté. Dans la classification des caractères, le caractère énergique est celui où prédomine la volonté, comme le caractère spéculatif est celui où la réflexion l'emporte sur l'activité. La psychologie s'est attachée à constater que, dans tous les caractères, même les moins énergiques, la vie intellectuelle, morale et même physique ne s'entretient que par un certain degré d'*énergie*. Il y a de l'*énergie* dans l'acte de penser, dans l'acte même de regarder ou d'écouter. L'attention, c'est le premier degré de l'*énergie* dans l'exercice de l'intelligence. Sans cette part d'*énergie*, qui est nécessaire à la production de tout fait spirituel, il ne resterait plus que de vagues phénomènes sans suite, sans lien, sans ordre, et bientôt même sans conscience. On penserait, mais sans fixer sa pensée sur un objet, sans la régler par une méthode rigoureuse; on aurait conservé tout l'ensemble des phénomènes intellectuels, mais ils se succéderaient dans une sorte de rêve ou de somnolence absolument incompatible avec le progrès, avec la science, avec l'étude régulière. Ainsi, pour tout et partout, il faut de l'*énergie*, sous peine de mort au physique comme au moral. Sans l'*énergie*, dans le domaine de la vie matérielle, l'homme ne subsisterait pas contre toutes les forces ennemies de la nature; sans l'*énergie* dans la vie intellectuelle, la civilisation humaine resterait éternellement dans cet état d'enfance qui se nomme la barbarie. Vivre et progresser sont des termes synonymes, qui dépendent d'une faculté unique : l'*énergie*.

ÉNERGIQUE adj. (é-nèr-ji-ke — rad. *énergie*). Qui est efficace, qui produit un effet puissant : *Remède* ÉNERGIQUE. ‖ Qui se manifeste puissamment : *Il suffit à l'univers de la présence* ÉNERGIQUE *de son auteur; il n'est pas besoin de la nôtre; il ne languirait pas faute de spectateurs.* (Royer-Collard.)

— Fig. Qui est doué d'une grande force d'âme, d'une grande vigueur morale : *Un homme* ÉNERGIQUE. *Une femme* ÉNERGIQUE. *Un caractère* ÉNERGIQUE. *Pour être conciliateur il faut être* ÉNERGIQUE. (Thiers.) *Les natures* ÉNERGIQUES *sont ambitieuses, car toute force tend à l'action.* (A. Blanc.) *Les âmes vraiment* ÉNERGIQUES *savent attendre.* (G. Sand.) *Les âmes* ÉNERGIQUES *se réveillent dans le danger.* (A. Karr.) Qui est d'une grande activité : *La liberté de la presse est la plus* ÉNERGIQUE *des résistances, parce qu'elle ne cesse jamais.* (Royer-Collard.) *Le besoin de considération est un de nos plus* ÉNERGIQUES *mobiles.* (F. Bastiat.) *La conscience de notre droit est un de nos plus* ÉNERGIQUES *mobiles.* (Mich. Chev.) *Les nations les plus puissantes, celles qui ont laissé la plus profonde empreinte dans la civilisation sont celles où la liberté individuelle a été la plus* ÉNERGIQUE. (Proudh.) *L'amour d'une mère pour ses enfants est le plus* ÉNERGIQUE *de tous les sentiments.* (Beauchêne.) *Une volonté* ÉNERGIQUE *tire parti d'un corps malade et d'une force épuisée.* (J. Simon.) *Les caractères* ÉNERGIQUES *disparaissent avec les situations indépendantes.* (Guizot.) ‖ Vigoureux d'expression ou d'effet : *Style* ÉNERGIQUE. *Coloris, dessin* ÉNERGIQUE. *Danton disait dans sa grossièreté* ÉNERGIQUE : « *Je suis saoûl des hommes.* » (Ste-Beuve.) ‖ Rigoureux, sévère : *Prendre des mesures* ÉNERGIQUES. *Infliger une répression* ÉNERGIQUE.

— Gramm. *Forme énergique*, Un des quatre modes de l'aoriste arabe, qui s'emploie pour donner plus de force à l'expression.

— s. m. Hist. relig. Nom donné à des calvinistes du XVIe siècle, qui prétendaient que Jésus-Christ n'est point corporellement présent dans l'eucharistie, mais seulement par sa puissance *énergique*.

— s. f. pl. Arachn. Nom donné à une famille d'aranéides, dont l'espèce type est l'olios colombien.

— **Antonymes.** Faible, indolent, languissant, mou, pusillanime.

ÉNERGIQUEMENT adv. (é-nèr-ji-ke-man — rad. *énergique*). D'une façon énergique, efficace : *Les meilleurs engrais n'agissent* ÉNERGIQUEMENT *sur la végétation que par les combinaisons azotées qu'ils contiennent.* (F. Pillon.) ‖ Avec force, fermement : *On a beau parler avec dédain du caractère français, il veut* ÉNERGIQUEMENT *ce qu'il veut.* (Mme de Staël.)

ÉNERGISÉ, ÉE (é-nèr-ji-zé) part. passé du v. Energiser : *Caractère* ÉNERGISÉ.

ÉNERGISER v. a. ou tr. (é-nèr-ji-zé — rad. *énergie*). Néol. Donner de l'énergie à : ENERGISER *son style.*

ÉNERGUMÈNE s. (é-nèr-gu-mè-ne — du gr. *energoumenos*, possédé par le démon, participe passé du verbe *energeisthai*, forme passive de *energeô*, travailler en dedans, de *en*, dans, et de *ergon*, ouvrage. V. ÉNERGIE). Personne possédée du démon : *Exorciser un* ÉNERGUMÈNE. *Crier, s'agiter comme un* ÉNERGUMÈNE.

— Par ext. Personne qui pousse ses sentiments jusqu'à l'exaltation la plus outrée : *Quel* ÉNERGUMÈNE *que cet homme! Cette femme est une vraie* ÉNERGUMÈNE. *Il n'est point de faction qui n'eût ses* ÉNERGUMÈNES. (Volt.) *Un* ÉNERGUMÈNE *de gentilhommerie, ayant observé que le contour du château de Versailles était empuanti d'urine, ordonna à ses domestiques et à ses vassaux de venir lâcher de l'eau autour de son château.* (Chamfort.)

— **Encycl.** On désigna d'abord sous le nom d'*énergumènes* les hommes dont une idée fixe troublait la raison et malheureusement aussi ceux dont l'esprit trop éclairé blessait les superstitions religieuses de l'époque à laquelle ils vivaient. Pour les uns et pour les autres, on avait recours à l'exorcisme, et lorsque les paroles sacramentelles ne réussissaient pas à mettre en fuite le démon, on le brûlait en même temps que l'*énergumène* dans le corps duquel il s'était introduit. V. POSSÉDÉ.

Aujourd'hui, on entend par *énergumènes*, non-seulement les fanatiques et les exaltés de tous les systèmes politiques et religieux, mais encore les hommes qui se livrent à des mouvements excessifs d'enthousiasme, qui parlent avec emportement et colère, qui gesticulent avec véhémence. On donne, par exemple, le nom d'*énergumène* à un prédicateur qui se livre à une pantomime exagérée, s'emporte à froid et supplée par des contorsions à l'éloquence qui lui fait défaut.

ÉNERTHÉNÈME s. m. (é-nèr-té-nè-me — du gr. *enerthe*, au-dessous; *nemos*, bois). Bot. Genre de petits champignons, qui croissent sur les branches de chêne dépouillées de leur écorce.

ÉNERVANT (é-nèr-van) part. prés. du v. Enerver : *Des habitudes* ÉNERVANT *les âmes.*

ÉNERVANT, ANTE adj. (é-nèr-van, an-te — rad. *énerver*). Qui énerve, qui abat les forces, le courage, l'énergie : *Une vie* ÉNERVANTE. *La vigueur de la résolution est perpétuellement affaiblie par l'action* ÉNERVANTE *de la pensée.* (Rev. german.) *La vie* ÉNERVANTE *des grandes villes abrége la vie.* (Maquel.) *La volupté est une sensation douce et* ÉNERVANTE. (Laténa.)

ÉNERVATION s. f. (é-nèr-va-si-on — rad. *énerver*). Abattement des forces physiques : *Le corps n'est désormais qu'un cadavre, tant son* ÉNERVATION *appelle sa décomposition.* (Virey.)

— Fig. Affaissement moral; perte du courage, de l'énergie, de l'efficacité : *L'universalité, qui disperse l'esprit sur tout objet, est une cause d'*ÉNERVATION. (Michelet.)

— Méd. Interruption aponévrotique de la longueur des fibres charnues d'un muscle.

— Art vétér. Section des tendons éleveurs de la lèvre chez le cheval.

— Techn. Procédé employé depuis peu pour abattre les bœufs et les chevaux, et qui consiste à leur introduire la lame d'un couteau entre le crâne et la première vertèbre, ce qui leur donne une mort instantanée.

— Hist. Supplice en usage sous les rois de la première et de la deuxième race, et qui consistait à appliquer un fer rouge sur les jarrets et les genoux du condamné.

ÉNERVÉ, ÉE (é-nèr-vé) part. passé du v. Enerver. Dont les forces physiques sont abattues : *Corps* ÉNERVÉ. *Je me sens* ÉNERVÉ.

O dieux! rendez la force à ces bras *énervés*,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés.
VOLTAIRE.

— Fam. Qui a les nerfs agacés, surexcités : *Ne me tourmentez pas, je suis* ÉNERVÉE.

— Fig. Affaibli, amolli, découragé, sans énergie morale : *Ame* ÉNERVÉE *par la volupté.*

Ton esprit *enervé* croupit dans la mollesse.
VOLTAIRE.

— Mar. *Chanvre énervé*, Chanvre affaibli, qui se déchire sous le peigne, qui a peu de nerf, de ténacité.

— Techn. *Ressort énervé*, Ressort fatigué, usé, qui n'a plus d'élasticité.

— Hist. Qui a subi le supplice de l'énervation : *Criminel* ÉNERVÉ.

— Bot. Se dit des feuilles qui n'ont pas de nervures : *Feuilles* ÉNERVÉES. ‖ On dit aussi ÉNERVE.

— **Syn. Énervé, affaibli, amolli, efféminé.** V. AFFAIBLI.

Énervés (LES). Suivant une légende qui probablement ne remonte pas au delà du XIIIe ou du XIIe siècle, le roi mérovingien Clovis II avait deux fils qui se révoltèrent contre lui. Vaincus, ils subirent le supplice de l'*énervation*. Une fois qu'ils se trouvèrent ainsi dégradés, les jeunes princes, voyant que toute vie active leur était interdite, demandèrent à se retirer dans un couvent, pour y terminer leur vie dans la prière et dans la pénitence. Le roi se sentit pris d'une grande pitié pour ses enfants si rudement châtiés; il demanda ... conseil à la reine. Celle-ci lui remontra ... cette affaire devait être laissée à la ... de la Providence, et que c'était ... prononcer sur leur sort. En c... les mit sur un bateau ave...

des vivres, et on abandonna l'embarcation à elle-même le long du cours de la Seine. La barque les porta en Normandie, vers un lieu appelé Jumiéges, « lieu environné de grandes montagnes pleines de fosses et de roches, » où l'ermite saint Philibert les recueillit, leur fit prendre l'habit monastique, et, après leur mort, ordonna de leur construire un tombeau dont on voit encore quelques vestiges dans les ruines majestueuses de l'abbaye.

Il est à peu près démontré aujourd'hui que cette légende est fausse. Clovis, le moins guerrier des rois fainéants, eut trois fils, Clotaire, Childéric et Thierry, qui, loin d'avoir eu le sort des *énervés*, régnèrent successivement après lui. Mabillon avait déjà mis en doute le fait de cette prétendue chronique mérovingienne, et il avait cherché à établir que les statues de la tombe de Jumiéges représentaient Tassillon, duc de Bavière, et son fils Théodore, enfermés au cloître par ordre de Charlemagne. Le P. Toussaint Duplessis voyait dans ces effigies les fils d'un Carloman, fils aîné de Charles-Martel et frère de Pépin le Bref. M. Langlois, de Rouen, transporte les faits à une autre date et n'y trouve qu'une fable inventée vers le temps de Richard Cœur de Lion. Le tombeau ne serait qu'un monument du XIIIe siècle, supposition que rend vraisemblable le caractère des figures, ainsi que les vêtements et les ornements des statues.

ÉNERVEMENT s. m. (é-nèr-ve-man — rad. *énervé*). Etat de ce qui est énervé : *L'*ÉNERVEMENT *des forces physiques. L'*ÉNERVEMENT *des courages. L'*ÉNERVEMENT *des mœurs publiques. Tomber dans l'*ÉNERVEMENT. *Le jour où il avait cessé d'être nécessaire que la France fût un soldat, l'excès de la centralisation était devenu pour la nation une cause d'*ÉNERVEMENT. (L. Blanc.)

ÉNERVER v. a. ou tr. (é-nèr-vé — de *é*, préf. privat., et du lat. *nervus*, nerf). Détruire l'énergie physique de : *Le trop grand usage du vin est capable d'*ÉNERVER *un homme.* (Acad.) *Il y a des pays où la chaleur* ÉNERVE *le corps et affaiblit si fort le courage que les hommes ne sont portés à un devoir pénible que par la crainte du châtiment.* (Montesq.) *La gourmandise* ÉNERVE *le corps et appesantit l'esprit.* (Gauthey.) *L'abus des parfums blase le sens de l'odorat,* ÉNERVE *et amollit le corps.* (Maquel.)

— Fig. Amollir, affaiblir, détruire l'énergie morale ou l'efficacité de : *Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'*ÉNERVE *et la diminue.* (Mass.) *On* ÉNERVE *la religion quand on la change.* (Boss.) *Abandonner aux dispenses la sacrée majesté des lois, c'est* ÉNERVER *leur vigueur.* (Boss.) *Le plus terrible des abus est d'*ÉNERVER *toutes les lois à force de les multiplier.* (J.-J. Rouss.) *Les dépenses de la France excèdent ses recettes et* ÉNERVENT *ses facultés.* (E. de Gir.) *L'oppression, lorsqu'elle s'enveloppe de formes douces et hypocrites,* ÉNERVE *et avilit l'espèce humaine.* (B. Const.) *L'esclavage* ÉNERVE *les forces de l'intelligence et endort l'activité humaine.* (De Tocqueville.) *La paresse engourdit et* ÉNERVE *l'esprit.* (V. Cousin.) *Tout ce qui comprime la liberté* ÉNERVE *l'individu.* (E. Laboulaye.) *La toute-puissance enivre les hommes, et la servitude les* ÉNERVE. (D. de Hauranne.) *La mélancolie est la paresse du cœur; elle* ÉNERVE *le cœur comme la rêverie* ÉNERVE *l'intelligence.* (E. Castellan.) *L'habitude des jouissances* ÉNERVE *l'âme.* (Maquel.) ‖ Rendu faible, fade, incolore : ENERVER *son style par l'abus des ornements. Les verbes auxiliaires, qui allongent et qui* ÉNERVENT *les phrases, rendent la langue française peu propre pour le style lapidaire.* (Volt.) *C'est* ÉNERVER *la critique littéraire que d'aller chercher des circonlocutions pour exprimer des défauts qu'on peut spécifier d'un seul mot.* (Geoffroy.)

— Absol. : *Une longue servitude* ÉNERVE *et abrutit.* (J. Arago.)

— Art vétér. *Enerver un cheval*, Lui enlever le tendon des muscles releveurs de la lèvre supérieure, pour rendre le bout du nez plus fin et plus gracieux.

— Techn. *Enerver un ressort*, Lui faire perdre son élasticité.

— Hist. Soumettre au supplice de l'énervation.

S'énerver v. pr. Perdre ses forces, s'affaiblir physiquement : *Dès l'âge de deux ans, il faut séparer les poulains, mettre les mâles avec les chevaux et les femelles avec les juments : sans cette précaution, les jeunes poulains se fatigueraient autour des poulines ... s'*ÉNERVERAIENT *sans aucun profit.* (Buff.) ... *vrier nourri de laitage et de farineux ... et s'abrutit.* (E. About.)

— Fig. S'affaiblir, perdre sa ... force morale : *Le courage ... des voluptés.* (Acad.) ... *le relâchement ... l'homme indi... la société ... vile,* ... tiers état, ... la plus bavarde ... assistance. Elle parle avec prolixité; ... en a gros sur le cœur. Elle se plaint ... clergé, des seigneurs, de l'impôt, de la guerre qu'on fait pour aller rétablir le pape, toutes choses dont elle n'a cure :

étant). Sylvic. Se dit d'un arbre sur pied. ‖ On écrit aussi EN ÉTANT.

ÉNEYÉ, ÉE (é-nè-ié) part. passé du v. Eneyer : *Cannes* ÉNEYÉES.

ÉNEYER v. a. ou tr. (é-nè-ié — de *é*, préf. privat., et de *nœud*). Techn. Oter les nœuds de la canne avant de la fendre.

ENFAGOTER v. a. ou tr. (an-fa-go-té — du préf. *en*, et de *fagot*). Fam. Surcharger de vêtements ridicules et lourds : ENFAGOTER *un enfant.*

S'enfagoter v. pr. Se vêtir d'une manière ridicule.

ENFAÎTEAU s. m. (an-fê-tô — du préf. *en*, et de *faîte*). Archit. Tuile creuse que l'on place sur le faîte d'une maison ou d'un mur.

ENFAÎTEMENT s. m. (an-fê-te-man — rad. *enfaîter*). Constr. Table de plomb que l'on place sur le faîte des maisons couvertes d'ardoises : *Des crochets de fer arrêtent et soutiennent les* ENFAÎTEMENTS. (Acad.)

— **Encycl.** Il y a des *enfaîtements* évidés à jour et ornés; ils forment un système de décoration fort gracieux qui commença d'être en usage à l'époque de l'architecture ogivale. Les cathédrales dont la couverture était en plomb présentaient souvent des *enfaîtements* de même métal, composés de trèfles formant une série ou guirlande continue; on en voit un modèle sur la cathédrale d'Exeter, en Angleterre; en France, les fleurs de lis alternaient quelquefois avec les feuilles de trèfle. Ces sortes de crêtes offraient plus de richesse encore et une plus grande complication d'ornements sur le faîtage du chœur. De tous les *enfaîtements* ornés qui avaient jadis été établis sur les édifices de Rouen, il n'existe presque plus rien aujourd'hui. Cependant on aperçoit encore une claire-voie de fer couronnant le faîte de la maison du XVe siècle qui forme l'encoignure de la rue Royale et de la rue Bourg-l'Abbé, laquelle dépendait du monastère de Saint-Ouen. Le comble aigu d'un bâtiment construit à l'époque de la Renaissance, et situé dans la cour de l'Albane, près de la cathédrale, dont il était autrefois le chartrier, se termine par un amortissement qui offre cette particularité d'une petite galerie à jour, faite de bois et de plomb.

L'immense cathédrale de Cologne est surexhaussée d'un magnifique *enfaîtement*. L'époque de la Renaissance, depuis Louis XII jusqu'à Henri III inclusivement, est le triomphe de ce genre de décoration, qui fut alors employé avec une sorte de profusion.

ENFAÎTER v. a. ou tr. (an-fê-té — du préf. *en*, et de *faîte*). Constr. Couvrir le faîte de : ENFAÎTER *une maison.*

ENFANCE s. f. (an-fan-se — lat. *infantia*, de *infans*, enfant). Période de temps qui s'écoule depuis la naissance de l'individu jusqu'au moment où il entre dans l'adolescence, c'est-à-dire vers l'âge de dix ou douze ans : *Dès la plus tendre* ENFANCE. *Les souvenirs de l'*ENFANCE. *Un ami d'*ENFANCE. *Le jeune Caton, durant son* ENFANCE, *semblait un imbécile dans la maison.* (Montesq.) *Les débauchés passent en un moment de l'*ENFANCE *à la vieillesse et se fanent en leur fleur.* (D'Ablanc.) *Les habitudes de l'*ENFANCE *et les préjugés de l'éducation s'emparent de nous avant que nous ayons le temps de réfléchir.* (Fén.) *Personne mieux qu'une mère ne peut s'occuper de l'*ENFANCE *de son fils.* (Mme Romieu.) *Ce que l'*ENFANCE *est pour chaque homme, elle l'a été pour le genre humain.* (Lamenn.) *L'état sauvage de la société est à l'état civilisé ce que l'*ENFANCE *est à l'état d'homme fait.* (De Bonald.) *On ne sort de l'*ENFANCE *que par degrés, et souvent on y retombe tout à coup.* (Cœuilhé.) *La première* ENFANCE *écoulée, un vif essor entraîne l'imagination vers la poésie.* (E. Littré.)

— Par ext. Enfants : *Les grâces de l'*ENFANCE. *L'*ENFANCE *est toujours apte à apprendre.* (J.-J. Rouss.) *L'*ENFANCE *n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien.* (Chateaub.) *L'*ENFANCE *ne dissimule rien et se trahit sans cesse.* (Guizot.) *L'*ENFANCE *est naturelle... aimable.* (Le P. Félix.) *L'*ENFANCE ... *tous les âges, a son idiome, et ... ses élégances.* (Joubert.) *La B... ses ap... meilleure école possible ...* ENFANCE. (Vacherot.) *L'...ance comme avec abandon et a...s prodigieux et* (P. Janet.) *Les ...âle. Vingt ans plus jours été ...ualité de grand compo- à l'*ENF... *que le dédain et l'oubli.* ...ses, citons encore : Baptiste ... faisait applaudir sur le violon à ... quatre ans et mourut d'un coup de ... qui lui fut porté, par un camarade, dans une représentation théâtrale. Citons aussi ces deux *enfants* connus sous le nom des deux *Lazzaroni*, qui émerveillèrent Naples et Londres au siècle dernier et périrent, croit-on, d'un coup de tonnerre; ils n'avaient que sept ans.

Chez la plupart des artistes, des peintres, des sculpteurs, des poëtes, la vocation s'est révélée de bonne heure par des marques auxquelles il était impossible de se méprendre.

Ghirlandajo était obligé de renvoyer de son école Michel-Ange encore *enfant*, en lui disant : « Nous n'avons plus rien à t'apprendre! » Ce fut le hasard qui mit au jour les aptitudes de Canova pour la sculpture. Il était garçon pâtissier; un jour, en l'ab-

ENFANCE. *La vie a deux* ENFANCES, *elle n'a pas deux printemps.* (Chateaub.)

— Fig. Origine, commencement, temps où une chose quelconque manque encore de la perfection qu'elle atteindra plus tard : *L'*ENFANCE *du monde. L'*ENFANCE *de la société. A cette époque, la peinture était encore dans l'*ENFANCE. (Acad.) *Rien ne ressemble plus à l'*ENFANCE *d'un homme que l'*ENFANCE *d'un peuple.* (A. Martin). *Dans l'*ENFANCE *des sociétés, la liberté est l'apanage de la force.* (Guizot.) *La religion, non plus que l'homme individuel, ne se rappellent leur* ENFANCE. (E. Renan.) *La science est encore à l'état d'*ENFANCE. (Renan.) *L'humanité d'il y a six mille ans n'était que l'*ENFANCE *de la nôtre.* (Toussenel.) *La navigation ne sortit pas, chez nos pères, de sa première* ENFANCE. (A. Réville.) *La confusion des pouvoirs est l'*ENFANCE *de l'art en politique.* (Vacherot.)

— **Épithètes.** Tendre, faible, frêle, fragile, délicate, frivole, naïve, ingénue, innocente, timide, craintive, folâtre, volage, légère, inconstante, mobile, étourdie, irréfléchie, heureuse, délicate, paisible, calme, tranquille, aimable, riante, rieuse, joyeuse, turbulente, tapageuse, insouciante, imprévoyante, longue, éternelle.

— **Antonymes.** Adolescence, âge viril ou virilité, âge mûr, vieillesse, caducité, décrépitude.

— **Encycl. Méd.** *Hygiène et maladies de l'enfance.* V. ENFANT.

Enfance du Christ (L'), oratorio, paroles et musique d'Hector Berlioz. Cette œuvre, écrite à l'époque où le maître était en pleine possession de son originalité, fut accueillie très-favorablement par le public. Les détracteurs acharnés de Berlioz durent, pour la première fois, s'incliner devant le jugement des amateurs éclairés, qui acclamèrent l'ouvrage et la transformation qui venait de se faire dans la manière de l'auteur, transformation d'autant plus remarquable que rien ne pouvait la faire pressentir dans les œuvres qui avaient précédé celle-ci. En effet, dans ses compositions antérieures, Berlioz, de l'aveu même de ses admirateurs, s'était trop souvent laissé entraîner par son tempérament de novateur et avait dépassé le but; voulant à tout prix faire du nouveau, il lui était arrivé de tomber dans le bizarre. La recherche de l'extraordinaire étouffait la pensée principale et donnait à ses œuvres ce caractère confus pour lequel le public français a tant d'aversion. Dans l'*Enfance du Christ*, ces défauts — inhérents, sans doute, à toute nature d'artiste convaincu qui cherche encore sa forme définitive — ont complètement disparu. Simplicité, clarté, élévation dans le style, sont des qualités que nous trouverons à chaque page de cette belle composition, qui contribua beaucoup à classer son auteur au rang des maîtres contemporains.

L'*Enfance du Christ* est divisée en trois parties. Dans la première, le *Songe d'Hérode*, la scène est à Jérusalem; le musicien-poëte nous montre, dans une des salles de son palais, le roi juif obsédé par le pressentiment de sa défaite prochaine. Les devins, après quelques évolutions cabalistiques, lui annoncent solennellement la naissance d'un enfant qui le détrônera. Hérode ordonne de mettre à mort sur-le-champ tous les enfants nouveau-nés à Jérusalem, Nazareth et Bethléem. La scène change et nous transporte près de la crèche de Bethléem, où Jésus vient de naître. Les esprits célestes avertissent Joseph et Marie du danger qui menace le divin enfant, et la sainte famille se prépare à fuir vers l'Egypte. Sur ce canevas très-simple, le compositeur a su broder à profusion des conceptions musicales de l'ordre le plus élevé. Nous signalerons, au début, la *Marche nocturne*, dont l'instrumentation est admirable de simplicité et d'originalité; le grand air d'Hérode : *O misère des rois!* un chef-d'œuvre de déclamation musicale; le chœur des devins : *Oui, oui, par* [...] *qu'ils périssent!* empreint d'une fureur [...] fanatisme qui impressionnent vive[...] [...]ène de l'étable, qui vient à la [...] [...]ur féroce, fait avec lui un con[...] [...]eux et termine parfaite[...] [...]te belle œuvre. [...]*ite en Egypte*, est [...]; elle a été [...] une déli[...] [...]sto-

tive; mais avec quel art exquis l'auteur, par la bouche d'un personnage, nous raconte une halte de la petite caravane sous l'ombrage de quelques palmiers! Quel calme, quelle suavité d'expression dans la musique qui accompagne ces vers :

> Les voyageurs quelque temps sommeillèrent,
> Bercés par des songes heureux,
> Et les anges du ciel, à genoux autour d'eux,
> Le divin enfant adorèrent.

Nous ne saurions mieux caractériser cet admirable fragment qu'en lui appliquant ces mots de Berlioz lui-même sur un morceau de Beethoven : « Cela tombe tout entier du ciel dans la pensée de l'auteur! »

La troisième partie, l'*Arrivée à Saïs*, nous montre les pèlerins au terme de leur voyage. Après trois jours de marche dans les sables, ils se croient au terme de leurs souffrances et pénètrent dans la ville. Le duo dans lequel Joseph et Marie peignent leur détresse et implorent la pitié d'un groupe de passants est d'une mélodie touchante et expressive. Un chœur leur répond et les éconduit brutalement. Les pauvres voyageurs se traînent quelques pas et supplient un autre groupe d'une voix plus pressante encore; vaines prières : ils sont encore repoussés. Enfin, réunissant ce qui leur reste de force, ils s'en vont frapper à la porte d'une humble maison, et, cette fois, ils sont accueillis. Le chef de la famille qui habite la chaumière leur offre de partager avec eux son pain, son laitage et son toit; ils travailleront ensemble, et les voyageurs seront ainsi soustraits aux dangers qui les menacent. Ils se retirent tous trois accompagnés par la famille hospitalière, et alors les personnages récitants, qui remplacent ici le chœur des tragédies antiques, commencent un morceau d'ensemble, glorification anticipée du sacrifice qui sera dans l'avenir accompli par Jésus devenu homme, pour sauver l'humanité. Ce morceau, chœur sans accompagnement, d'un caractère un peu mystique, couronne admirablement l'œuvre que nous avons essayé d'analyser. Les beautés incontestables que renferme cet oratorio placent Berlioz non pas seulement parmi les plus infatigables novateurs de ce siècle, mais parmi les maîtres de l'art.

Enfance de Bacchus (L'), groupe de marbre, par M. Perraud; musée du Luxembourg. V. BACCHUS. Une reproduction en bronze de ce groupe a figuré au Salon de 1868.

ENFANÇON s. m. (an-fan-son — dimin. d'*enfant*). Fam. Petit enfant :

> Par testament, il déclara la dame
> Son héritière, advenant le décès
> De l'*enfançon*. . . . .
>
> LA FONTAINE.

ENFANT (Jacques L'), théologien français et pasteur de l'Eglise réformée, né à la Basoche, dans la Beauce, le 13 avril 1661, mort à Berlin, le 7 août 1728. Il commença ses études théologiques à Saumur et se rendit ensuite à Genève avec l'intention de les achever et de se faire consacrer au ministère. Mais, tout jeune qu'il était, il fut regardé comme socinien, et l'imposition des mains lui fut refusée. L'Enfant partit pour Heidelberg, reçut l'ordination et devint pasteur de l'Eglise française de cette ville et chapelain de l'électrice. Obligé de quitter Heidelberg en 1688, à cause de l'invasion du Palatinat par les Français, il se rendit à Berlin, où l'électeur le combla de distinctions et le nomma pasteur de l'Eglise française. L'Enfant remplit cette charge pendant quarante ans environ. En 1707, il fit un voyage en Angleterre et prêcha devant la reine Anne, qui essaya, mais en vain, de l'attirer auprès d'elle. En 1710, il fut agrégé à la Société pour la propagation de la foi, établie en Angleterre, et nommé membre de l'Académie des sciences de Berlin, en 1724. Une attaque de paralysie l'emporta. Comme homme, L'Enfant fut justement aimé pour l'extrême douceur de son caractère, sa bonté et son facile oubli des offenses. « Comme écrivain, disent MM. Haag, il occupe dans les lettres un rang que l'on n'a pas même essayé de lui contester. On s'accorde à reconnaître que ses ouvrages historiques, surtout ses *Histoires des conciles de Constance, de Pise et de Bâle*, sont écrits d'un style pur, clair, sobre, grave; que la matière y est traitée avec une impartialité remarquable, et les faits rapportés avec une exactitude scrupuleuse ou discutés avec autant de sagacité que d'érudition. La traduction du Nouveau Testament, qu'il a publiée en collaboration avec Beausobre, passe à juste [titre] pour une des meilleures que nous ayons. » [...]t d'une grande réputation d'orateur, que [...] pas la lecture de ses sermons. [...] de L'Enfant sont nombreux; [...] *Considérations générales sur* [...] *intitulé : Examen des* [...] *à la séparation des* [...] lire 94, in-12); *Let-* [...] *confesseurs* [...] *historiques* [...] les histoires s'écrivissent avec le même calme et la même retenue. » *Apologie pour l'auteur de l'Histoire du concile de Constance contre le Journal de Trévoux* (Amsterdam, 1716, in-4°); le *Nouveau Testament de N. S. J.-C., traduit en français sur l'original grec* (Amsterdam, 1718, 2 vol. in-4°, en collaboration avec Beausobre, avec une préface remarquable de 236 pages due à L'Enfant); *Poggiana* ou la *Vie, le caractère, les sentences et les bons mots de Pogge, Florentin, avec son Histoire de la république de Florence, et un supplément de diverses pièces importantes* (Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12); *Préservatif contre la réunion avec le siége de Rome* ou *Apologie de notre séparation d'avec ce siége* (Amsterdam, 1723, 4 vol. in-8°; réimp. à Amsterdam, 1723, 5 vol. in-8°); *Histoire du concile de Pise et de ce qui s'est passé de plus mémorable depuis ce concile jusqu'au concile de Constance* (Amsterdam, 1724, 2 vol. in-4°). Cette histoire s'étend de l'année 1378, où mourut Grégoire XI, jusqu'à l'année 1414; *Seize sermons sur divers textes* (Amsterdam, 1728, in-8°); *Histoire de la guerre des hussites et du concile de Basle* (Amsterdam, 1731, 2 vol. in-4°). L'Enfant fut un collaborateur actif de la *Bibliothèque germanique*, des *Nouvelles de la république des lettres* et de la *Bibliothèque choisie* de Leclerc.

ENFANT s. m. (an-fan — lat. *infans*; de *in*, non, et *fari*, parler). Personne en bas âge, qui n'est pas parvenue à l'âge de puberté : *On demandait à Aristippe ce qu'on devait apprendre aux* ENFANTS : *« Ce qu'ils auront à faire quand ils seront hommes, » répondit-il. Les* ENFANTS *ne sont pas tous les mêmes : l'un a besoin du frein, et l'autre de l'éperon.* (Cicéron.) *Nous devons aux* ENFANTS *le plus grand respect.* (Juvénal.) *Rien n'est moins raisonnable que de vouloir que les* ENFANTS *le soient.* (Mme de Maint.) *La raison ne vient aux* ENFANTS *que par degrés.* (Buff.) *L'unique soin des* ENFANTS *est de trouver l'endroit faible de leurs maîtres.* (La Bruy.) *Les* ENFANTS *n'ont ni passé ni avenir, et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.* (La Bruy.) *L'*ENFANT *peut faire du mal, mais il ne saurait jamais faire mal.* (J.-J. Rouss.) *L'homme doit avoir plus de volontés et l'*ENFANT *plus de fantaisies.* (J.-J. Rouss.) *Le caprice des* ENFANTS *n'est jamais l'ouvrage de la nature, mais d'une mauvaise discipline.* (J.-J. Rouss.) *Un* ENFANT *sans innocence est une fleur sans parfum.* (Chateaub.) *L'*ENFANT *qu'on maintiendrait en un état continuel de surveillance resterait toujours un* ENFANT. (Mme Monmarson.) *Pour élever les petits* ENFANTS, *il faut beaucoup d'amour et de patience.* (Mme Monmarson.) *Il faut juger un* ENFANT *moins sur ses actions que sur ses sentiments.* (Mme de Rémusat.) *La joie est la grâce et le privilége de l'*ENFANT. (E. Souvestre.) *Si vous voulez que la famille soit forte, laissez-y l'*ENFANT *autant qu'il est possible.* (Michelet.) *Dieu a voulu que les* ENFANTS *eussent un charme naturel qui les fît aimer.* (St-Marc Girard.) *Chez l'*ENFANT, *l'attention est, après la sensibilité, la première faculté agissante.* (Guizot.) *Le droit de l'*ENFANT *exige l'enseignement gratuit et obligatoire.* (V. Hugo.) *L'*ENFANT *n'est jamais une table rase; il commente, il interroge, il doute, il cherche.* (G. Sand.) *L'*ENFANT *ne dispute pas, il n'a pas besoin de solution, car il ne se pose pas de problème; pour lui, tout est clair.* (Renan.) *Les* ENFANTS *tourmentent et persécutent tout ce qu'ils aiment.* (J. Joubert.) *La poupée est l'*ENFANT *de l'*ENFANT. (Rigault.) *On peut définir l'*ENFANT : *une personne qui s'ignore.* (P. Janet.)

> . . . . . . Un Dieu créa, dans nos misères,
> Les baisers des *enfants* pour les larmes des mères.
>
> LEGOUVÉ.

> L'amour est un *enfant* qui veut être amusé.
> Quand il joue et qu'il rit, il est charmant, aimable;
> Mais vient-il à pleurer, il est insupportable.
>
> BOISSY.

> Les *enfants* sont ce que nous sommes,
> Ils ont nos goûts, nos sentiments;
> Les *enfants* sont de petits hommes,
> Et les hommes de grands enfants.
>
> ***

> « Ah! que voilà de beaux *enfants!*
> Disait un grand seigneur au gros Colas, leur père;
> Qu'ils sont frais, gaillards et puissants!
> Nous autres gens de cour, nous voyons, au contraire,
> Les nôtres délicats, faibles et languissants,
> Toujours malsains et toujours blêmes.
> Comment faites-vous donc, vous autres paysans?
> — Pargué! je les faisons nous-mêmes. »
>
> ***

‖ S'emploie au féminin lorsqu'on a l'intention expresse de désigner le sexe : *Une belle* ENFANT. *Une méchante* ENFANT.

— Poétiq. Petit d'un animal :

> Une laie aux poils blancs, trente *enfants* blancs
> [comme elle
> Vont s'offrir à tes yeux. . . . .
>
> DELILLE.

‖ Jeune plante; plante provenue d'une autre plante :

> Toute plante en naissant déjà renferme en elle
> D'*enfants* qui la suivront une race immortelle.
>
> L. RACINE.

‖ Terme d'amitié dont on se sert en s'a[dressant] à des personnes d'un âge plus ou [moins avan]cé, mais plus jeunes que la per[sonne qui se sert] de ce mot : *Cher* ENFANT! [...]*ez-moi. Vous avez, ma chère* ENFANT, *un esprit prophétique qui voit tout.* (Mme de Sév.)

> Soyez joints, mes *enfants*; que l'amour vous accorde.
>
> LA FONTAINE.

— Personne ou être personnifié qui a un caractère enfantin : *Allons! vous êtes un* ENFANT. *Les femmes sont essentiellement de grands* ENFANTS *par la complexion.* (Virey.) *Mon père est un grand* ENFANT *que j'ai eu quand j'étais tout petit.* (Alex. Dum. fils.) *Le peuple est un* ENFANT *à qui l'on donne des formules en guise de dragées.* (E. Texier.) ‖ Personne peu habile ou de peu de valeur : *Vous n'êtes encore qu'un* ENFANT *en politique.*

— Fils ou fille : *Mourir sans* ENFANTS. *Partager son bien entre ses* ENFANTS. *Auguste, désespéré des déréglements de sa fille Julie, s'écria, dit-on : « Que ne suis-je demeuré célibataire, ou, au moins, sans* ENFANTS! » *Nos* ENFANTS *sont ce que nous voulons qu'ils soient.* (Térence.) *Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les* ENFANTS. (Fonten.) *Il est encore plus aisé de faire passer nos passions dans l'âme de nos* ENFANTS *que nos connaissances dans leur esprit.* (Montesq.) *Il est rare que les hommes célèbres aient des* ENFANTS *qui leur ressemblent.* (D'Alemb.) *Nous voyons tous les jours les* ENFANTS *différer essentiellement de leurs pères.* (B. de St-P.) *L'*ENFANT *est plus intime à la mère qu'au père.* (L'abbé Bautain.) *Jean-Jacques a renié ses* ENFANTS; *mais il a adopté le peuple.* (V. Hugo.) *En thèse générale, une mère fait toujours bien d'apprendre d'avance à ses* ENFANTS *ce qu'ils ne peuvent manquer de savoir par d'autres.* (Mme de Rémusat.) *La famille n'a de droit sur l'*ENFANT *qu'autant qu'elle a un devoir envers lui.* (Vacherot.) *Le droit de la famille sur l'*ENFANT *n'est pas un droit absolu; l'*ENFANT *n'est pas une propriété.* (Vacherot.) *La loi française prescrit d'enlever la direction des* ENFANTS *à un père d'une immoralité reconnue.* (Guéroult.) *Dans l'ordre naturel, la femme qui met au monde un* ENFANT *doit l'allaiter.* (E. de Gir.) *La mère aime son* ENFANT; *l'homme n'aime que l'*ENFANT *d'une autre.* (Toussenel.) *Le père de famille tient d'autant moins à ses* ENFANTS *qu'ils lui ont moins coûté.* (Azaïs.) *Le rôle du père est de former l'*ENFANT *par l'autorité et par la raison.* (P. Janet.) *La femme doit allaiter l'âme aussi bien que le corps de son* ENFANT. (Th. Perrin.) *L'*ENFANT *qui force sa mère à le maudire mérite de périr misérablement.* (St-Marc Girard.)

> En aimant ses *enfants*, c'est soi-même qu'on aime.
>
> LA CHAUSSÉE.

> Pères, de vos *enfants* ne forcez point les vœux;
> Le ciel vous les donna, mais pour les rendre heureux.
>
> A. CHÉNIER.

> Il n'est pas sous le ciel de gens plus malheureux
> Que ceux dont les *enfants* sont plus élevés qu'eux.
>
> BOURSAULT.

> Nos *enfants*, messieurs et mesdames,
> A quinze ans passent nos souhaits :
> Tous nos fils sont des hommes faits,
> Toutes nos filles sont des femmes.
>
> GOMBAULD.

> . . . . On sait que d'ordinaire
> A ses *enfants* mère ne sait que faire
> Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux :
> Zèle souvent aux *enfants* dangereux.
>
> LA FONTAINE.

— Descendant : *Nous sommes tous* ENFANTS *d'Adam. Nous sommes tous* ENFANTS *du même père.* (Sénèque.) *Chez la race des* ENFANTS *de Sem, l'imagination participe de la sécheresse et de la stérilité du désert où ils habitent.* (A. Maury.)

— Citoyen : *Les* ENFANTS *de la France. Les* ENFANTS *de Paris. La patrie vit alors tous ses* ENFANTS *s'armer contre elle.* (Acad.) *Tout* ENFANT *de la Grande-Bretagne porte sa nationalité écrite sur son front.* (L. Faucher.)

> Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos
> Villages où les morts errent avec les vents, [côtes,
> Bretagne, d'où te vient l'amour de tes *enfants?*
>
> A. BRIZEUX.

> Soudain chaque *enfant* de Paris
> De sa cartouche citoyenne
> Fait une offrande à son pays.
>
> C. DELAVIGNE.

— Fig. Produit, résultat, effet : *Le plaisir est* ENFANT *de l'amour, mais c'est un fils dénaturé qui fait mourir son père.* (Max. orient.) *L'amour est l'*ENFANT *du loisir.* (Corneille.) *Les arts sont* ENFANTS *des richesses et de la douceur du gouvernement.* (Fonten.) *Les événements présents ne sont pas les* ENFANTS *de tous les événements passés.* (Volt.) *Le plus souvent la modestie est l'*ENFANT *de l'orgueil ou de la vanité.* (Boitard.) *Le besoin de commander est un des* ENFANTS *de notre faiblesse.* (Azaïs.)

> Les arts sont les *enfants* de la nécessité.
>
> LA FONTAINE.

> Le succès fut toujours un *enfant* de l'audace.
>
> CRÉBILLON.

— *Petits-enfants*, Enfants ou descendants du fils ou de la fille : *Vous m'avez fait plaisir de me parler de mes* PETITS-ENFANTS; *je crois que vous vous divertissez à voir débrouiller leur petite raison.* (Mme de Sév.)

— *Enfant légitime*, Enfant né de parents unis par le mariage : *L'*ENFANT LÉGITIME *est l'héritier naturel de ses père et mère.*

— *Enfant naturel*, et poétiq. *Enfant de l'amour*, Celui qui est né hors du mariage : *L'*ENFANT NATUREL *n'est point héritier.* (E. de Gir.)

> Mon salut vient d'un *enfant de l'amour.*
>
> VOLTAIRE.

— *Enfant adultérin*, Enfant qui est le produit d'un commerce adultérin.

— *Enfant incestueux*, Enfant né d'un commerce incestueux.

— *Enfant adoptif*, Personne à qui l'on donne, par acte authentique, le titre et les droits d'enfant : *L'*ENFANT ADOPTIF *a les mêmes droits que l'enfant légitime.*

— *Enfant trouvé*, Enfant abandonné par ses parents et recueilli par la charité publique : *La vie moyenne des* ENFANTS TROUVÉS *est de quatre ans.* (E. de Gir.) *Il est prouvé que la mortalité des* ENFANTS TROUVÉS *est deux fois plus forte que celle des autres enfants.* (B. Delessert.) *Lorsque saint Vincent de Paul vint à Paris, on vendait les* ENFANTS TROUVÉS, *dans la rue Saint-Landry, vingt sous la pièce.* (A. Maury.) ‖ Dans le langage des marins, Personne dont la présence à bord n'est connue que lorsque le navire est en mer : *On porte alors ces personnes sur le rôle, à la suite de l'équipage, sous la dénomination d'*ENFANTS TROUVÉS, *et on leur donne une ration.* (Paris.) ‖ Pl. Nom que l'on donne aux hospices où l'on recueille les enfants sans famille ou abandonnés : *Les* ENFANTS-TROUVÉS *de Paris, de Marseille, de Bordeaux. Le président d'une cour d'assises demandait, selon l'usage, à un témoin s'il était parent ou allié de l'accusé : « Ma foi, je n'en sais rien, répondit le témoin, car je suis des* ENFANTS-TROUVÉS. »

— *Enfant perdu*, Soldat qu'on envoyait aux postes avancés, et qui, le plus souvent, était sacrifié. ‖ Par ext. Individu qu'on met en avant dans un péril ou dans une affaire dangereuse : *En nous faisant naître à l'époque de la liberté naissante, le sort nous a placés comme des* ENFANTS PERDUS *de l'armée qui doit combattre pour elle et triompher.* (Mme Rolland.) *Les partis sont ingrats envers leurs vedettes, ils abandonnent volontiers leurs* ENFANTS PERDUS. (Balz.)

— *Enfant gâté*, Celui à qui l'on passe des caprices et des fantaisies de tout genre : *Un* ENFANT GÂTÉ *est bien plus souvent qu'un autre exposé à la colère.* (Mme Monmarson.) ENFANT GÂTÉ, *enfant ingrat.* (De La Bouisse.) *Les* ENFANTS GÂTÉS *sont, au fond et dans le vrai, comme les animaux apprivoisés : ils ne sont sensibles qu'à l'appât des moyens qui les apprivoisèrent.* (Dupanloup.) ‖ Par ext. Favori : *Le Français est l'*ENFANT GÂTÉ *de l'Europe.* (Duclos.)

> Réunir à la fois bon cœur, esprit, beauté,
> C'est bien de la nature être l'*enfant gâté.*
>
> FRÉVILLE.

— *Enfant de troupe*, Fils de soldat élevé aux frais de l'Etat et figurant sur les cadres de l'armée.

— *Enfants de chœur*, Enfants qui chantent pendant les offices du chœur : *Les princes, dans leur satiété, ne prennent pas plus de goût aux plaisirs que les* ENFANTS DE CHŒUR *à la musique.* (Montaigne.)

— Loc. poétiq. *Enfants d'Apollon, de la Muse*, Poëtes :

> Les *enfants d'Apollon* aiment l'ordre et la paix.
>
> VIENNET.

> Vous, *enfants d'Apollon*, par la voix excités,
> Perroquets de la gloire, écoutez et chantez.
>
> VOLTAIRE.

‖ *L'enfant de Cythère, de Paphos, l'enfant ailé*, L'Amour :

> Mais de l'*enfant ailé* redoutez le carquois.
>
> MOLIÈRE.

— *Bon enfant*, Personne d'un caractère facile ou simple et naïf : *Cet homme est* BON ENFANT. *C'est une dame pas fière et tout à fait* BON ENFANT. ‖ On peut employer le féminin en parlant d'une femme : *C'est une* BONNE ENFANT. *Voyons, soyez* BONNE ENFANT. ‖ Personne crédule : *Etes-vous si* BON ENFANT *que de croire cela?*

— *Enfant prodigue*, Personnage d'une parabole de l'Évangile qui abandonna la maison paternelle, dévora son bien, et fut ensuite accueilli par son père. ‖ Fig. Fils de famille qui dissipe son bien et revient s'amender à la maison paternelle : *Un père a toujours les bras ouverts pour accueillir un* ENFANT PRODIGUE.

— *Enfant de la balle*, Personne qui exerce la profession de son père.

— *Etre innocent comme l'enfant qui vient de naître*, Etre de la plus entière innocence.

— *Faire l'enfant*, S'amuser à des bagatelles, à des enfantillages.

— *Faire un enfant*, Accoucher : *Cette femme* FAIT UN ENFANT *tous les ans.* ‖ Engendrer un enfant : *Un honnête homme ne* FAIT DES ENFANTS *qu'à sa femme.*

— *Traiter quelqu'un en enfant de bonne maison*, Se montrer sévère à son égard.

— *C'est jeu d'enfant*, C'est chose très-simple, très-facile.

— Prov. *Il n'y a plus d'enfants*, Se dit lorsqu'on voit ou qu'on entend un enfant dire ou faire des choses qui ne sont pas de son âge.

— Relig. *Enfant Jésus, Enfant Dieu*, Fils de Marie encore enfant; image qui le représente : *Autel consacré à l'*ENFANT JÉSUS. ENFANT JÉSUS *en cire.*

> L'*enfant Jésus*, porté par la Vierge Marie,
> Souriait aux raisins inondés de soleil.
>
> TH. DE BANVILLE.

‖ *Enfant de lumière*, Celui qu'illumine la foi divine, élu. ‖ *Enfant des ténèbres, Enfant du siècle*, Mécréant, impie, homme qui méconnaît la vraie foi. ‖ *Enfants des hommes*, Hommes en général, et en particulier ceux qui vivent en dehors de la foi : *Dieu nous défend de nous confier aux* ENFANTS DES HOMMES. (Fléch.) ‖ *Enfants de Dieu*, Hommes en général, et particulièrement ceux qui possèdent la vraie foi : *Si César t'adoptait, tu prendrais des airs de vanité insupportables, et tu n'es pas fier de savoir que tu es l'*ENFANT DE DIEU? (Epictète.) ‖ *La race des* ENFANTS DE DIEU *est éternelle.* (Renan.)

> Dans nos jours passagers de peines, de misères,
> *Enfants* d'un même *Dieu*, vivons du moins en frères.
>
> VOLTAIRE.

> *Dieu* laissa-t-il jamais *ses enfants* au besoin?
> Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
>
> RACINE.

‖ *Enfants de la terre*, Hommes en général, et particulièrement ceux qui sont exclusivement attachés aux biens temporels : *Si le monde exige tout des* ENFANTS DE LA TERRE, *qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des* ENFANTS *du ciel?* (Mass.)

> J'ai voulu détourner les *enfants de la terre*
> Des noirs excès du temps présent.
>
> A. BARBIER.

‖ *Enfants de l'Eglise*, Fidèles qui reconnaissent l'Eglise et son chef :

> Par l'anneau du pêcheur autorisant ses lois,
> Au rang de ses *enfants* l'*Eglise* met les rois.
>
> RACINE.

—Hist. ecclés. Nom donné, dans la primitive Eglise, aux personnes nouvellement baptisées.

— Hist. Titre d'honneur qu'on donnait aux princes et aux grands. V. INFANT. ‖ *Enfants de France*, Enfants et petits-enfants du souverain de France : *La gouvernante des* ENFANTS DE FRANCE. ‖ *Droit des douze enfants*, Usage particulier à la Bourgogne, qui accordait l'exemption de tout impôt aux personnes qui avaient douze enfants. ‖ *Enfants d'honneur*, Jeunes gentilshommes élevés avec les princes, auxquels ils servaient de pages : *Vivonne, qui fut dans la suite général des galères et maréchal de France, avait été* ENFANT D'HONNEUR *de Louis XIV.* ‖ *Enfants bleus*, Enfants élevés dans un hôpital fondé en 1326, près de l'Hôtel de ville, au moyen des charités des personnes pieuses : *Les* ENFANTS BLEUS *étaient ainsi nommés à cause de la couleur de leur uniforme.* ‖ *Enfants de cuisine*, Marmitons d'une cuisine royale ou princière. ‖ *Enfants de langue*, Jeunes Français qui apprenaient, dans les Echelles du Levant, la langue turque, la langue arabe et la langue grecque, pour devenir drogmans ou interprètes : *Les* ENFANTS DE LANGUE *furent établis par Louis XIV; les capucins de Constantinople étaient chargés de leur instruction.*

— Anc. cout. *Faire enfant chéri*, Avantager un enfant au préjudice des autres. Se disait dans la coutume de Flandre.

— Astron. *Enfants de Dercéto* ou *d'Atergatis*, Nom donné quelquefois à la constellation des Poissons.

— Alchim. *Les quatre enfants de la nature*, Les quatre éléments.

— Mamm. *Enfant-du-diable*, Nom vulgaire des moufettes.

— Moll. *Enfant-au-maillot*, Nom vulgaire des coquilles terrestres du genre maillot (*pupa*) et de quelques genres voisins, qui simulent assez bien un enfant emmaillotté.

— Adjectiv. Qui est encore dans l'âge de l'enfant : *Avoir deux fils encore* ENFANTS.

— Qui a les manières, les allures, les habitudes des enfants : *Que vous êtes* ENFANT *de vous amuser à ces niaiseries! La plupart des hommes n'ont pas d'âge viril; ils meurent* ENFANTS. (Figaro.) *Combien d'hommes supérieurs sont* ENFANTS *plus d'une fois dans la journée!* (Napol. Ier.)

— **Épithètes.** Docile, craintif, soumis, obéissant, respectueux, timide, naïf, ingénu, aimable, charmant, gracieux, gentil, gai, joyeux, rieur, étourdi, turbulent, tapageur, insouciant, imprévoyant, studieux, intelligent, actif, ouvert, rétif, difficile, insupportable, terrible, taciturne, sournois, mou, paresseux, malingre, chétif, maladif.

— **Antonymes.** Adulte, jeune homme, homme fait, vieillard.

— **Encycl.** Physiol. Dans l'acception ordinaire du mot, l'enfance s'étend depuis la naissance jusqu'à l'adolescence. L'*enfant* nouveau-né a une existence presque végétale. Ses besoins se bornent à respirer, dormir et prendre des aliments; néanmoins, il s'opère en lui un travail secret dont il n'a pas conscience et qui ne se manifeste que par ses résultats : ce travail est la formation des fonctions sensuelles. L'*enfant*, à son insu et à l'insu de ceux qui l'entourent, apprend, au contact de la nature extérieure, à sentir et à penser. C[...] cun des sens, le toucher, la vue, l'ouïe, [...] rat, le goût, acquiert une expéri[ence] qu'on remarquera plus tard.

Pourtant, ce mouvement [...] vers l'âge de six semaines. Alors les organes physiques remplissent déjà leur jeu normal; la digestion, la circulation du sang, la respiration ont une activité surprenante; les os prennent de la consistance, mais les muscles, à cause du défaut d'exercice, restent longtemps mous. A l'époque de la seconde dentition, c'est-à-dire vers le septième mois de la vie, les organes digestifs ont pris une telle énergie, que, dans le plus grand nombre des cas, ils pourraient se passer d'une nourriture exclusivement liquide. Les progrès de l'organisme se manifestent de toutes les façons : les phénomènes vitaux s'accélèrent, l'intelligence est sortie de ses limbes, le goût de la locomotion apparaît. C'est aussi le moment où, dans toute l'économie, se développent les caractères particuliers à chaque sexe.

A aucune période de la vie les maladies ne sont aussi fréquentes qu'à cet âge. C'est le temps des épreuves : ou l'organisme est viable ou il ne l'est pas; l'issue de la crise en décide, quand elle n'est pas causée par le manque ou l'inintelligence des soins.

L'air des villes leur est funeste. « On étouffe les *enfants* dans les villes, dit Rousseau, à force de les tenir renfermés et vêtus. Ceux qui les gouvernent en sont encore à savoir que l'air froid, loin de leur faire du mal, les renforce, et que l'air chaud les affaiblit, leur donne la fièvre et les tue. » Rousseau pense qu'il est inutile de les bercer, mais qu'il importe surtout de leur laisser les membres libres. C'était aussi l'avis de Buffon. « Les anciens Péruviens, dit ce dernier (*Hist. nat.*, t. IV de l'édit. in-12), laissaient les bras libres aux *enfants*, dans un maillot fort large; lorsqu'ils les en tiraient, ils les mettaient en liberté dans un trou fait en terre et garni de linges, dans lequel ils les descendaient jusqu'à la moitié du corps. De cette façon ils avaient les bras libres et ils pouvaient mouvoir leur tête et fléchir leur corps à leur gré, sans tomber et sans se blesser. Dès qu'ils pouvaient faire un pas, on leur présentait la mamelle d'un peu loin, comme un appât, pour les obliger à marcher. Les petits nègres sont quelquefois dans une situation bien plus gênante pour teter : ils embrassent l'une des hanches de la mère avec leurs genoux et leurs pieds, et la serrent si bien, qu'ils peuvent s'y soutenir sans le secours des bras de la mère. Ils s'attachent à la mamelle avec leurs mains et ils la sucent constamment sans se déranger et sans tomber, malgré les différents mouvements de la mère, qui, pendant ce temps, travaille à son ordinaire. Ces *enfants* commencent à marcher dès le second mois, ou plutôt à se traîner sur les genoux et sur les mains. Cet exercice leur donne, pour la suite, la facilité de courir dans cette situation presque aussi vite que s'ils étaient sur leurs pieds. »

De la rapidité avec laquelle l'*enfant* arrive à penser et sentir, Rousseau tire les conséquences ingénieuses que voici : « On connaît donc ou l'on peut connaître le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement; mais qui est-ce qui connaît l'autre extrémité? Chacun avance plus ou moins, selon son génie, son goût, ses besoins, ses talents, son zèle et les occasions qu'il a de s'y livrer. Je ne sache pas qu'aucun philosophe ait encore été assez hardi pour dire : Voilà le terme où l'homme peut parvenir et qu'il ne saurait passer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous ne peut mesurer la distance qui peut se trouver entre un homme et un autre homme. Quelle est l'âme basse que cette idée n'échauffa jamais et qui ne dit pas quelquefois dans son orgueil : Combien j'en ai déjà passé! »

Quoi qu'il en soit, l'étude de l'homme pris au berceau, jusqu'au moment où il devient adolescent, a toujours été chère aux moralistes. « La première enfance, dit un écrivain anonyme (*Encycl. des gens du monde*, t. IX), a de ravissants mystères qu'une mère seule peut comprendre. Chaque jour, chaque heure amène une nouvelle jouissance. Ce que personne ne voit, une mère le voit; ce que personne n'entend, une mère l'entend; un fil sympathique unit ses idées à celles de son *enfant*; rien n'est encore développé dans ce jeune cerveau, que déjà elle presse le travail de la pensée et cherche à le rendre plus rapide. De là vient qu'on la voit parler à son *enfant*, rire avec lui, le mêler pour ainsi dire à tout ce qu'elle fait, et l'interroger comme si elle attendait une réponse.

» Les premiers mois de cette première enfance, sans charme pour les étrangers, se revêtent pour la mère d'un si puissant intérêt, qu'elle arrive, presque sans s'en apercevoir, [...] un des plus doux moments de sa vie, [...] elle entend un premier mot, celui où [...] un premier pas.

» Il y a dans cette premièr[e en]fance des jours, des m[...] intellectuelle est co[...] admirable rouag[e ...] et se débrouill[...] vienne à [...]

elles-mêmes leurs *enfants* est-il au nombre des plus grands intérêts sociaux. Nous entendons parler de la première enfance, de celle qui se prolonge jusque vers l'âge de sept ans. Une mère seule peut deviner les besoins de cet âge, qui est le plus heureux de la vie. Les mères savent éloigner de l'*enfant* les pensées graves, l'intelligence des nécessités de la vie humaine, la douleur et les soucis, qui arriveront bien assez tôt, mais qu'il est utile d'épargner à une jeune âme en voie de formation; des préoccupations trop précoces l'empêcheraient de s'épanouir à son aise, et ce n'est pas encore le moment de lui imposer une contrainte ou un travail quelconque.

De sept à douze ans, le besoin de préparer l'avenir, tout en ménageant la faiblesse inhérente à cet âge, commence à se faire sentir. L'*enfant* a perdu sa grâce et sa gaieté primitives, sans être encore arrivé à la maturité de l'adolescence. C'est une période intermédiaire dans laquelle il a besoin de croire et d'aimer. Les systèmes varient à propos de l'usage à faire de ces années. D'excellents maîtres enseignent qu'il faut se borner à donner à l'*enfant* une éducation presque purement physique. C'est le moment où les qualités et les défauts commencent à poindre. Les exemples qu'il a sous les yeux peuvent influer sur la vie tout entière. Cette seconde enfance est plus difficile à gouverner que la première. Celle-ci n'exigeait que des soins matériels et hygiéniques; pour celle-là, les soins moraux deviennent urgents.

L'écueil de l'enfance moderne est l'instruction prématurée. Un homme est long à faire, et l'on veut économiser sur le temps que réclame la nature. Si l'hygiène physique a fait de grands progrès depuis un siècle, il n'en est pas de même de l'hygiène intellectuelle. Les excitations d'une certaine école, le désir de gagner du temps, ont inspiré aux générations contemporaines la pensée de vouloir donner aux *enfants* une éducation intellectuelle complète avant que le cerveau se soit formé et que l'amour du savoir se soit montré. De là ces tortures immenses imposées à des *enfants* de sept ou huit ans, qu'on met en compagnie d'une grammaire avec laquelle on les condamne à vivre chaque jour durant des heures entières. La plupart n'apprennent pas grand'chose, ou ce qu'ils apprennent trop superficiellement s'efface aussitôt. Sans doute, il est des *enfants* sur qui le traitement semble réussir; mais ces jeunes prodiges, fêtés à dix ans comme donnant les plus belles espérances, sont généralement des sots à l'âge de vingt-cinq ans. Si l'on arrive à exciter chez eux l'émulation, le résultat est encore plus mauvais : le désir d'une récompense, la crainte d'une punition, les artifices qu'on emploie pour développer chez eux le goût des travaux de l'esprit, les engagent à faire des efforts excessifs, surtout des efforts de mémoire; un grand nombre contractent ainsi des maladies cérébrales qui, d'ordinaire, ruinent l'avenir intellectuel d'un *enfant*.

Les maladies du cerveau ne sont pas les seules à craindre. Combien de maladies de poitrine parmi les *enfants* à qui l'on donne une instruction hâtive! A cet âge, les exercices physiques sont de première nécessité. Pourquoi ne pas sacrifier un ou deux ans de plus d'une adolescence inutile au profit de la vie entière? On peut comparer l'instruction prématurée qu'on donne aux *enfants* à un fruit trop précoce qui tombe avant d'être mûr. « Emile, dit Rousseau, ne saura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point disséqué d'insectes; il n'aura point compté les taches du soleil; il ne saura ce que c'est qu'un microscope et un télescope. Vos doctes élèves se moqueront de son ignorance. Ils n'auront pas tort; car, avant de se servir de ces instruments, j'entends qu'il les invente, et vous vous doutez bien que cela ne sera pas de sitôt. »

Et puis ce ne sont point des données générales sur le système du monde, ni la connaissance de la botanique, ni l'histoire d'Annibal qui lui procureront un tempérament [...] buste et le prépareront à une carrière [...] Il faut avant tout apprendre à [...] user de sa raison et non de celle [...] plupart de nos erreurs sur [...] vie nous viennent beaucoup [...] mêmes que des autres [...] faire observer [...] veilleusement [...] donner des [...] fauss[...] les en[...]